

GUSTAV LANDAUER ET LES MAUVAIS BERGERS

Lorsque, le 25 février 1900, *Les Mauvais bergers* d'Octave Mirbeau ont eu leur première allemande au théâtre berlinois "Neue Freie Volksbühne" ("nouveau théâtre libre populaire"), Gustav Landauer (1870-1919), le traducteur allemand de la pièce, a raté la représentation juste d'un jour, étant donné que Landauer purgeait une peine de prison se terminant seulement le 26 février 1900. Ainsi il n'a pas pu voir la représentation de sa propre traduction, qu'il avait faite pendant son emprisonnement, car, après la première, il n'y a pas eu d'autres représentations, bien qu'à Berlin la pièce eût été bien accueillie.ⁱ

1. GUSTAV LANDAUER : LA BIOGRAPHIE

Avec Landauer, l'anarchisme en Allemagne disposait d'un représentant qu'une revue française, la *Revue blanche*, caractérisait comme suit dès 1898 : "*Le chevalier teutonique de l'Anarchie, un jeune parmi toutes les vieilles barbes de cette agitation prolétarienne qui cause tant de mauvaises nuits à Guillaume. Apporte l'enthousiasme dans cette lutte opiniâtre des idées où Liebknecht tâtonne et ne sait plus donner que des conseils. [...] Une tête de Christ qu'ensoleille l'éclat des yeux d'un azur limpide. Une barbe noire, rare, en fer à cheval, une chevelure éparsse qui flotte comme une vague aux gestes de la tête. Est grand, diaphane, musculeux, exubérant, a la passion désintéressée de son idée, le culte de l'humaine douleur et sera le martyr, s'il lui faut cet holocauste, d'une cause qui a déjà l'offrande de sa vie. En opposition avec les social-démocrates qui tergiversent, Landauer s'est prononcé nettement contre toute idée de guerre et se refusera à prendre, l'ordre en survenant, les armes contre la France*".ⁱⁱ En effet, Landauer s'était déjà fait un nom pendant sa jeunesse au sein du mouvement ouvrier allemand et européen.

Gustav Landauer, né le 7 avril 1870 à Karlsruhe (Bade), dans une famille de commerçants juive, passa son baccalauréat à Karlsruhe en 1888 et fit ensuite ses études en philologie moderne et en philosophie, d'abord à Heidelberg, puis à Berlin, 1890/91 à Strasbourg, et puis de nouveau à Berlin, où il se fit rayer de la liste des étudiants en 1892 sans avoir passé ses examens finaux. C'est à cette époque qu'il devint actif aussi bien dans le domaine littéraire que dans le domaine politique. À partir de 1891, il écrivit son roman *Der Todesprediger (Le prêcheur de mort)* (1893), dans lequel il dessinait la carrière d'un intellectuel oppositionnel cherchant à se démarquer de la société bourgeoise. On peut trouver dans ce roman des traces précises de Friedrich Nietzsche, dont le livre *Zarathustra* fut adopté emphatiquement par Landauer, comme par beaucoup d'autres de sa génération ; mais dans le *Todesprediger (Le prêcheur de mort)* se trouvent aussi des traits évidents de l'anarchisme – comme dans le plaidoyer en faveur de l'anarchiste français Ravachol, mis en jugement en 1892, qui est reproduit dans le roman. Landauer envisageait même, comme il l'écrivait dans une lettre en 1892, "*de faire un jour de Ravachol le héros d'un roman*".ⁱⁱⁱ

À Berlin, Landauer devint membre de "l'Association des socialistes

indépendants" ("Verein unabhängiger Sozialisten") en 1892. Cette association était un groupement d'opposition de gauche au sein du S. P. D. (parti social-démocrate), exclu du parti en 1891. Comme c'est bien connu, le parti social-démocrate, dans l'État de Bismarck, tombait sous le coup de la soi-disant loi socialiste qui interdisait toute activité politique au mouvement ouvrier et qui permettait seulement au parti de participer aux élections. Après douze ans d'oppression et après la chute de Bismarck, le S. P. D. a pu de nouveau se développer légalement à partir de 1890, tout en s'agrandissant bientôt en tant que parti de masses d'orientation marxiste qui, à la veille de la première guerre mondiale, disposa du groupe parlementaire le plus fort du Reichstag. L'opposition de gauche, les "Indépendants" ("Unabhängige") s'opposait massivement au centralisme, à l'étatisme du S. P. D. et à son orientation exclusivement parlementariste. Il soutenait donc les mêmes positions que l'anarchisme – qui formait alors en Allemagne, vu la dominance marxiste dans le mouvement ouvrier, une petite minorité négligeable – sans pourtant être déjà anarchiste.

Dans le cercle des "Indépendants", Landauer a fait en 1892, entre autres, des conférences sur Max Stirner, redécouvert dans ces années-là comme promoteur d'un anarchisme individuel. De plus, Landauer comptait au nombre des fondateurs du "Neue Freie Volksbühne" qui, en octobre 1892, s'est séparé du "Freie Volksbühne" ("théâtre libre populaire"). Il a été membre de la "commission artistique" jusqu'en 1897 (et encore une fois de 1910 à 1917), et il s'occupait principalement du choix des pièces à représenter. Le "Neue Freie Volksbühne" avait été fondé en 1890 par Bruno Wille, auteur proche du naturalisme et des "Indépendants", comme théâtre destiné strictement au public ouvrier berlinois. Il avait été inspiré par le "Freie Bühne" ("Théâtre libre", fondé en 1889), qui lui-même imitait le "Théâtre libre" d'Antoine, qui avait joué en tournée à Berlin en 1887 avec beaucoup de succès. Pour contourner la censure prussienne, on jouait sous forme de représentations "privées" qui n'étaient pas soumises à la censure, et ainsi il était possible de faire connaître le théâtre moderne de critique sociale, d'Ibsen à Zola, et de Tolstoï à Strindberg et Hauptmann.

Comme les querelles politiques au sein du S. P. D. au sujet des "Indépendants" se répercutaient aussi sur le "Théâtre libre populaire", celui-ci se scinda. Après la scission en 1892, le "Théâtre libre populaire" fut dirigé par Franz Mehring, le plus important critique littéraire socialiste de ce temps, tandis que Bruno Wille, Gustav Landauer et d'autres dessinaient le profil du "Nouveau théâtre libre populaire". De plus, au début de 1893, Landauer devint rédacteur en chef du *Sozialist* ("le socialiste"), l'organe des "socialistes indépendants" ("Unabhängige Sozialisten"), auquel il donna un nouveau profil anarchiste en quelques mois.^{iv} En tant que délégué des "Indépendants" ("Unabhängige") à Berlin, il tint un discours en 1893 lors de la fête du premier mai à Londres.

Avec la dissolution de "l'Association des socialistes indépendants" en juin 1893, l'anarchisme prit en Allemagne une nouvelle forme sous la direction compétente de Landauer. Ainsi, Landauer représenta les anarchistes berlinois au congrès international des socialistes à Zurich, du 6 au 12 août 1893. En 1895, Landauer fut le co-fondateur d'une coopérative anarchiste de consommateurs ; et, en 1896, l'agitateur principal lors de la grève des ouvriers et ouvrières en confection à Berlin ; en 1896 toujours, il était présent lors du congrès des socialistes à Londres, où les anarchistes furent définitivement exclus de la Deuxième Internationale par la majorité socialiste.

Le point de départ de l'anarchisme landauerien en ce temps était une forte critique du déterminisme historique de la social-démocratie

allemande (qu'il assimilait au marxisme). En 1893/94, quand il fut pour la première fois emprisonné à cause du travail de rédaction anarchiste au *Sozialist*, il écrivit dans son journal de prison : "*Pensez aux turbulences des pensées rebelles dans la tête de Nietzsche, de Stirner, dans la vôtre et pensez ensuite aux croyants, aux esclaves aveugles des lois*"^v. Landauer polémiqua contre les "*sociaux-démocrates à tendance marxiste*" qui "*enseignent : 'Tout ce qui doit arriver arrivera ; la volonté humaine et l'action humaine ne peuvent rien y changer'*"^{vi}.

Quelque problématique que pût être l'assimilation de la pratique politique de la social-démocratie à la théorie de Marx – ce que critiquait encore le vieil Engels de son exil à Londres –, ce qui comptait pour Landauer était une insistance extrêmement volontariste en vue d'un changement de la société *hic et nunc*. "*Commencer*" est son mot d'ordre, et par là s'explique son intérêt pour la fondation de coopératives, ainsi que son engagement pour les grèves, mais aussi pour une campagne radicale d'information et d'éducation du prolétariat. À cette époque, vers la moitié des années 90 du 19^e siècle, il lisait aussi les œuvres de Kropotkine, qu'il traduisit pour le *Sozialist*, et celles de Proudhon, dont il devait devenir plus tard un médiateur important. Il définira plus tard la base de ses pensées dans son œuvre principal, *L'Appel au socialisme* : "*Le socialisme est la volonté de créer une nouvelle réalité à l'aide d'un idéal*"^{vii} (Landauer appelle "*socialisme*" sa conception de l'anarchisme, il ne le distingue donc pas des terminologies sociale-démocrate et marxiste).

Avec cette conception d'un socialisme/anarchisme à réaliser immédiatement, Landauer revendiqua en 1897 "*le retrait immédiat hors de l'État et de toutes communautés forcées*", comme il l'écrit dans la *Nouvelle Suite* du *Sozialist*.^{viii} Il poursuivit ce but jusqu'à la fin de sa vie, et cela impliquait essentiellement la fondation des associations autonomes "*au-delà de l'État*". "*Que la classe ouvrière se ferme vis-à-vis de l'État actuel*", écrivait par exemple Landauer ; "*si elle veut être sûre de son propre pouvoir [...], elle doit avant tout retirer à cette société les services économiques qu'elle lui rendait, être une société organisée librement dans la société*"^{ix}.

Ainsi, le jugement de la *Revue blanche* de 1898 ne semble pas être exagéré : le jeune Landauer joua dans l'anarchisme organisé de l'Empire allemand un rôle prépondérant en tant que théoricien et praticien, en tant que publiciste et écrivain, en tant qu'agitateur, orateur et enseignant populaire, en tant que congressiste. En 1898/99 enfin, il s'engagea dans une campagne de presse pour l'ouvrier Albert Ziethen, injustement accusé peut-être du meurtre de sa femme, et y vit des parallèles avec l'affaire Dreyfus en France. Il se voyait lui-même dans le rôle d'un Zola, le *Poète comme accusateur*, comme il intitula programmatiquement son article sur l'affaire.^x Dans ce contexte, il fut de nouveau accusé et passa en prison, en 1899/1900, six mois qui l'empêchèrent, entre autres choses, de voir à Berlin la première des *Mauvais bergers*.

L'engagement de Landauer pendant les années 90 se situait dans le petit mouvement anarchiste de l'Allemagne de Guillaume peu suivi, essentiellement soutenu par des travailleurs. Les conflits entre les anarchistes ouvriers et les anarchistes intellectuels d'origine bourgeoise, surtout au sujet de la manière dont Landauer dirigeait le *Sozialist*, déterminèrent au tournant du siècle, après la libération de Landauer, son détachement de l'anarchisme prolétaire et sa tentative de réaliser ses objectifs dans des cercles et des groupes autonomes de sympathisants (surtout intellectuels). Pendant un certain temps, il collabora à la "*Nouvelle Communauté*" ("*Neue Gemeinschaft*"), essentiellement soutenue par des écrivains et des bohémiens à Berlin, puis alla en Angleterre, où il prit notamment contact avec

Pierre Kropotkine. Après le tournant du siècle furent publiés ses importants discours programmatiques : *La Révolution* (*Die Revolution*, 1907) et *L'Appel au socialisme* (*Aufruf zum Sozialismus*, 1911) ; puis il publia de nouveau, sous sa propre direction, le *Sozialist* (1909-1915) – en tant qu'organe de "l'Union socialiste" ("Sozialistischer Bund"), qu'il avait fondée en 1908 et dans laquelle il avait réuni les différents éléments de ses pensées anarchistes dans un programme politique concret. Comme "forme de base de la culture socialiste", selon l'article 1, "l'Union devait agir en réunissant des travailleurs autonomes, des communautés économiques procédant entre elles à des échanges équitables". "L'Union socialiste" fut strictement séparée des autres organisations du mouvement socialiste. "Son rôle n'est ni une politique prolétaire, ni la lutte des classes, tous les deux accessoires nécessaires du capitalisme et de l'État policier, mais la lutte et l'organisation pour le socialisme." Le but de l'anarchisme communautaire de Landauer était de réaliser, "sur la base d'une justice sociale, une vie assurant la jouissance de la culture et du plaisir par l'industrie et l'agriculture réunis dans des communautés échangeant et travaillant de manière autonome".^{xi} La première guerre mondiale mit fin à cette tentative. Landauer, pacifiste, dut cesser la publication du *Sozialist*. Pendant la révolution de 1918 en Allemagne, il eut un rôle important en tant que commissaire à la culture dans la République des Conseils en Bavière, proclamée le 7 avril 1919. Après l'effondrement de la République des Conseils, Landauer fut arrêté par des troupes blanches le 1er mai 1919 et assassiné à la prison de Stadelheim, à Munich, le lendemain.

2. LANDAUER LECTEUR DE MIRBEAU

Dans la création artistique de Landauer, l'art et la littérature prennent une place importante. Il s'essaya comme prosateur, mais avec un succès médiocre ; plus importantes pour le public allemand furent ses traductions de l'anglais, qu'il publia en partie avec sa seconde femme, la poétesse Hedwig Lachmann : entre autres, des œuvres de Bernard Shaw, de Walt Whitman et d'Oscar Wilde (*Socialism and the Soul of men*, version allemande en 1904, et *The Picture of Dorian Gray*, version allemande en 1907). Landauer traduisit également de l'anglais les deux œuvres principales de Pierre Kropotkine : *Champs, usines et ateliers* et *L'Entre-aide, un facteur de l'évolution* (tous les deux en Allemand en 1904) et *La Grande Révolution 1789-1793* de Kropotkine (version allemande de 1909). Sa traduction du français des *Lettres de la Révolution Française*, en deux volumes, fut une publication posthume, en 1919. À partir de 1909, Landauer publia régulièrement dans le *Sozialist* des textes de Proudhon, d'Étienne de La Boétie (*Discours de la servitude volontaire*), d'Élisée Reclus et autres. D'une part, il voulait rendre plus populaires les écrits théoriques des classiques socio-révolutionnaires et anarchistes en Allemagne. D'autre part, son intérêt, aussi intense que surprenant, pour la littérature était fondé sur une très haute estime des artistes et de l'art, comme on s'en rend compte dans ses nombreux essais sur Shakespeare, Goethe, Hölderlin, Dostoïevski, Tolstoï, Strindberg et tant d'autres. En 1918, l'année de la révolution, il écrit : "Le poète est le dirigeant dans un chœur, mais il est aussi – comme le ténor solo qui dans la neuvième [symphonie de Beethoven, W.F./Ch. K.] chante avec un entrain inexorable sa mélodie à lui par-dessus les masses du chœur à l'unisson – l'isolé superbe qui s'impose à la masse. Il est l'éternel révolté. En temps de révolution, il peut être en première ligne, tellement à l'avant qu'il sera le premier à revendiquer la conservation du nouvel acquis comme de ce qui reste éternel."^{xii} Ainsi s'explique aussi son intérêt pour les auteurs du romantisme ou de la

Fin-de-siècle et, dans ce contexte, pour des questions de philosophie de la langue, ce qui était tout à fait étonnant pour l'anarchisme allemand. En général, la combinaison anarchisme et littérature désignait en Allemagne la poésie anarchiste militante^{xiii}, que Landauer ne rejetait aucunement, mais qu'il ne considérait pas comme le seul art possible au sein de l'anarchisme – une attitude qui contribua sans aucun doute à l'isolement de Landauer dans l'anarchisme ouvrier.

C'est ainsi que nous rencontrons dans Landauer aussi un médiateur important de la littérature française. Avant de commencer en 1900 la traduction de Mirbeau, il traduisit pour le *Sozialist* plusieurs articles d'auteurs anarchistes français : des textes de A. Bellegarigue (1897), de J. Déjacque (1895 et 1897), de G. Étievant (1898) et de Pierre Kropotkine (1895), qu'il trouvait dans les *organes fraternels* français. Quand, en janvier 1897, il se trouvait en prison préventive à Berlin-Moabit à cause d'un prétendu délit de presse, il s'essaya pour la première fois à un texte littéraire et traduisit le roman *La Nichina. Histoire d'une Courtisane Vénitienne*, d'Hugues Rebell (c'est-à-dire Georges-Joseph Grassal), qui venait de paraître au Mercure de France, et dont il publia, la même année, des extraits sous le titre *Szenen aus der Renaissance (Scènes de la Renaissance)* dans l'annexe littéraire du *Sozialist*.^{xiv} C'est finalement son ami, l'écrivain autrichien Stefan Grossmann, qui attira l'attention de Landauer sur Octave Mirbeau. Mais le nom devait déjà lui être familier par des articles de Mirbeau parus dans les journaux anarchistes comme *L'En Dehors*, *La Révolte* et *Les Temps Nouveaux*. Fin octobre 1896, Grossmann avait quitté Paris pour Berlin et écrivait de là régulièrement pour le *Sozialist*. Bien qu'il fût retourné dans sa ville natale, Vienne, dès l'automne 1897 – donc encore avant la première des *Mauvais bergers* à Paris le 14 décembre 1897 –, ses contacts avec les anarchistes parisiens semblaient ne pas s'être interrompus. En tout cas, il traduisit au printemps 1898 le manifeste de Mirbeau *La Grève des électeurs*, et publia le texte, qui connut en France un grand tirage, dans la *Wiener Rundschau*, rédigée par lui,^{xv} mais l'envoya en même temps au *Sozialist* de Landauer.^{xvi} Dans une préface, il désignait positivement Mirbeau comme "*antipolitique*". Ceci dut certainement signaler à Landauer une parenté d'esprit, car depuis peu il s'appliquait ce terme aussi à lui-même^{xvii}, et il l'employait même pour indiquer sa *profession* dans le calendrier littéraire de Kürschner.^{xviii} Landauer avait emprunté le terme à Eugen Dühring, dont le *Cursus de l'économie nationale et sociale (Cursus der National- und Socialökonomie)*, paru en troisième édition en 1892, l'avait beaucoup occupé.^{xix} C'est également en 1898 que Landauer put lire quelques scènes des *Mauvais bergers* dans le "Supplément littéraire" de la revue éditée par Jean Grave, *Les Temps Nouveaux*, qui comptait parmi les partenaires du *Sozialist*.^{xx}

En tout cas, au mois de mai de 1899, Landauer s'était procuré l'édition originale du drame de Mirbeau et l'avait lue. Il en lut quelques passages à sa nouvelle maîtresse et future femme, Hedwig Lachmann, et dans la prochaine lettre qu'il lui adresse, il se sert d'une citation dont il pensait qu'elle expliquait le caractère de Hedwig Lachmann : "*Ces existences que vous écrasez... par quel étrange orgueil les jugez-vous indifférentes ?* Je comprends très bien maintenant pourquoi ce passage de Mirbeau vous touchait tellement ; je dois encore vous dire combien je suis ravi de la belle confiance que vous m'avez montrée hier soir."^{xxi} L'approbation de Hedwig Lachmann, en cette occurrence, n'était guère indifférente à Landauer – non seulement parce qu'il lui faisait la cour, mais aussi et surtout parce qu'il respectait son jugement littéraire. Peu après, il se sert d'un plus long passage du drame dans une polémique contre l'orientation

qu'avait alors le parti social-démocrate, dont les dirigeants venaient de dénoncer le révisionnisme proclamé par Eduard Bernstein.^{xxii} En ce qui concerne sa réception, il est intéressant de voir le choix du passage qu'il a traduit, mais aussi la façon dont il le place dans le contexte de l'époque. Il cite un extrait d'un discours du héros Jean Roule adressé aux travailleurs (acte quatrième) : *"Mais allez donc émouvoir cet être sans visage qu'on appelle un politicien !... allez donc tuer cette chose qu'on appelle la politique !... cette chose glissante et fuyante que l'on croit tenir, et qui toujours vous échappe... que l'on croit morte et qui toujours recommence !... cette chose abominable, par quoi tout a été avili, tout corrompu, tout acheté, tout vendu !... justice, amour, beauté !... qui a fait de la vénalité des consciences, une institution nationale de la France... qui a fait pis encore, puisque de sa vase immonde elle a sali la face auguste du pauvre !... pis encore... puisqu'elle a détruit en vous le dernier idéal... la foi dans la Révolution !"*^{xxiii}

Landauer applique ces phrases directement et sans restrictions aux dirigeants centristes et marxistes de la social-démocratie allemande qui critiquaient les positions de Bernstein, surtout à August Bebel, à Alexander Parvus-Helphand, à Rosa Luxemburg et à Clara Zetkin. C'est surtout le règlement de comptes entrepris par Mirbeau avec les *"hommes-politiques"*, les parlementaires et les fonctionnaires du mouvement ouvrier qui fascine Landauer. Comme on sait, Jean Roule, dans *Les Mauvais bergers*, refuse les propositions de soutien de la part des délégués socialistes et plaide pour l'autonomie des ouvriers qui doivent mener eux-mêmes leur lutte contre l'industriel Hargand. Les députés sont représentés comme des traîtres à la cause du prolétariat qui ne visent que l'extension de leur pouvoir.

À cette époque-là, Landauer dut admettre qu'en Allemagne il n'y avait plus de mouvement révolutionnaire de masse. Il en rendait responsable l'opportunisme des leaders sociaux-démocrates et leur *"collaboration positive dans le cadre de l'État d'aujourd'hui"*. La *"tactique de prudence et d'adaptation"* aurait mené, pour le moment à la banqueroute du socialisme, Eduard Bernstein serait seulement l'administrateur de cette banqueroute et devrait maintenant servir de bouc émissaire.^{xxiv} En conséquence de cette constatation, Landauer s'était, en 1898, retiré du mouvement ouvrier et proclamait désormais, avoir surmonté sa déception, la constitution de communautés au-delà des classes dont les membres quittent l'État et commencent le socialisme. Landauer tenait donc ferme à son projet d'un socialisme libertaire. Cela est corroboré par sa définition emphatique qui coïncide en tous points avec le contenu des *Mauvais bergers* à la fin de l'article cité : *"Le socialisme signifie : le réveil des masses à la liberté et à la solidarité, et au sens de soi-même ; le socialisme signifie : des actions économiques de masses ; le socialisme signifie : organisation des consommateurs et des producteurs ; le socialisme signifie : idéologie, courage, héroïsme."*^{xxv}

3. LA TRADUCTION DES MAUVAIS BERGERS

Le projet de représenter pour la première fois *Les Mauvais bergers* au "Nouveau théâtre libre populaire" de Berlin a probablement été conçu lors des entretiens de l'été 1899 entre Landauer et Bruno Wille. Tous deux, engagés dans un dialogue intense, habitaient à Friedrichshagen, une banlieue de Berlin où s'était installé depuis 1890 un cercle d'écrivains et de politiciens fatigués de la capitale, dont quelques-uns faisaient partie des "Indépendants" de la social-démocratie, avec les frères Hein-rich et Julius Hart, les frères Bernhard et Paul Kampffmeyer, Wilhelm Spohr et Albert Weidner, Wilhelm Bölsche et Bruno Wille, temporairement aussi Ola Hansson

et August Strindberg.

Après sa condamnation pour s'être engagé pour Albert Ziethen, Landauer dut se présenter à la prison Tegel à Berlin le 18 août 1899. En accord avec lui, Fritz Mauthner, son ami et promoteur paternel, avait demandé peu avant à la direction de la prison l'autorisation que Landauer l'aide à la rédaction de son œuvre de critique linguistique pendant les six mois à venir. Comme l'écrivain et journaliste Mauthner, connu au-delà de Berlin, était considéré comme politiquement non suspect, on lui accorda sans problèmes sa demande d'autoriser une "*occupation littéraire*"^{xxvi} au détenu. Bien entendu, cette autorisation ne s'appliquait qu'au travail rédactionnel pour Mauthner. C'est elle qui ouvrit la voie à la traduction clandestine des *Mauvais bergers* dans la cellule, la qualité de traducteur de Landauer ne devait cependant pas être rendue publique, d'autant plus que la première, comme il a déjà été mentionné, devait avoir lieu avant la fin de sa peine. Pour détourner tout soupçon, Mauthner écrira dans sa critique de la première : "*Version allemande par A. B. et W. L.*". Landauer ne sera officiellement nommé comme traducteur qu'en 1905.^{xxvii}

Landauer traduit le drame de Mirbeau au début du mois de septembre 1899, en dix jours seulement. Ce travail de traduction fut pour lui un changement bienvenu à son occupation principale, la rédaction de la philosophie linguistique de Mauthner, qui sera publiée en 1901/1902 en trois volumes.^{xxviii} C'est aussi Mauthner qui sortit clandestinement le manuscrit de Landauer de la prison et le remit à Wilhelm Spohr. Celui-ci, ancien mécanicien de précision, journaliste et traducteur, qui avait édité les derniers numéros du *Sozialist* avec Landauer et Weidner, était engagé au "Nouveau théâtre libre populaire" depuis 1892 et ami de Bruno Wille. La courte lettre du 13 janvier 1900 dans laquelle Mirbeau autorise ultérieurement la traduction de Landauer est aussi adressée à lui.^{xxix}

Landauer discute ses problèmes de traduction avec Hedwig Lachmann qui a, entre autres, traduit des poèmes de Paul Verlaine : "*Bien sûr, je dois, puisqu'il ne s'agit pas d'un langage poétique, mais de la langue de tous les jours, faire une traduction tout à fait littérale. Mais parfois je dois me dire : tel mot ou telle phrase ont été choisis pour caractériser le personnage ; à cet effet je dois choisir une autre locution en allemand. Dans d'autres cas il y a une certaine rhétorique qui passe encore en français, mais qui est impossible en allemand. Tout cela doit alors être omis ou changé.*"^{xxx} Après cette réflexion sur la pratique de la traduction, Landauer juge le drame : "*Je crois que l'œuvre est bien rendue dans ma traduction et trouvera une forte réaction. Je trouve maintenant dans la diction beaucoup de traits qui rappellent Maeterlinck, ce qui est bizarre, puisqu'à part cela, il n'ont rien en commun.*"^{xxxi} Le 9 septembre 1899, Landauer s'étonne d'avancer aussi bien dans la traduction et il annonce joyeusement à Hedwig Lachmann : "*Avec Mirbeau, j'arriverai encore aujourd'hui à l'acte quatrième.*"^{xxxii} Il traduira l'acte cinquième et dernier du drame le jour suivant.^{xxxiii}

Le manuscrit de la traduction de Landauer est bien conservé et se trouve à la Jewish National and University Library à Jérusalem.^{xxxiv} Une copie destinée à l'usage des souffleurs, où on trouve aussi les passages rayés par le metteur en scène, se trouve dans les archives du "Volkstheater" à Berlin.^{xxxv} Au début de l'année 1900, Landauer reçoit de Bruno Wille l'information que la pièce sera "*très probablement*" représentée le 25 février 1900.^{xxxvi} A la mi-février Landauer se procure deux billets d'entrée chez Wille pour Hedwig Lachmann, dont on ne sait qui a pu l'accompagner. Mauthner est invité par écrit à assister à la représentation et Landauer assure, dans une note *post scriptum* : "*La pièce mérite tout à fait votre attention et*

aura tout votre intérêt, aussi bien que l'attitude du public."^{xxxvii}

4. LA REPRESENTATION

La représentation des *Mauvais bergers* aura finalement lieu un dimanche après-midi – la date habituelle des représentations de la "Volksbühne" – dans le théâtre "Thalia" à Berlin, dans la Dresdener Straße 72. Ce théâtre, qui fut ouvert en 1869 sous le nom de "Louisenstädtisches Theater", avait été loué par le "Nouveau théâtre libre populaire" pour la saison théâtrale de 1899/1900. La mise en scène est assurée par le metteur en scène en chef du théâtre "Thalia", Friedrich Moest (1866-1948), qui travaille pour l'association depuis octobre 1899. Moest, qui était lui-même acteur et depuis ce temps ami de Emanuel Reicher, enseignait parallèlement à l'académie d'art dramatique de Reicher, dont il devint peu après le directeur. Il était marié avec la célèbre chanteuse Else Moest-Schoch, qui donna aussi plusieurs concerts au "Nouveau théâtre libre populaire". Les rôles principaux furent joués par Leopold Iwald (Jean Roule), Marie Holgers (Madeleine Thieux) et Marie Gundra (la Mère Cathiard) ; comme la plupart des acteurs, ils appartenaient à l'ensemble du "Schillertheater" de Berlin. La décoration – au-delà des indications détaillées données par Mirbeau – semble avoir souligné la contradiction de classes manifestée dans la constellation des personnages. En tout cas, on peut lire dans les critiques que l'habitation des ouvriers, lieu de l'acte premier, rendit de manière réaliste la misère de ses habitants, tandis que les tables et les chaises dans le cabinet de l'industriel Hargand, lieu de l'acte troisième, étaient entièrement peints en or et les murs entièrement ornés.^{xxxviii}

La représentation semble avoir fait une forte impression sur le public ouvrier de la "Neue Freie Volksbühne", qui comptait alors 1.100 membres. Isidor Landau raconte : "*Le public suivait attentivement la représentation et laissait suivre à chaque acte un applaudissement frénétique*". *Das Kleine Journal* ("Le Petit journal") aussi explique que le drame de Mirbeau "*avait fait un effet visible sur la salle comble*". Ceci est d'autant plus étonnant quand on prend en considération la durée totale de quatre heures. Fritz Mauthner croit cependant avoir remarqué que l'attention du public se rapportait en premier lieu aux "*scènes mi-sentimentales, mi-passionnelles*", c'est-à-dire à l'histoire d'amour entre Jean Roule et Madeleine. Il reste tout de même à expliquer pourquoi la pièce, malgré sa réception positive, n'a pas été représentée une seconde fois. Le faible nombre des membres et la situation financière critique de la "Neue Freie Volksbühne" qui en résultait pourraient en être une explication. Comme presque tous les associés étaient venus à la première, on renonça à une deuxième représentation. Cette hypothèse est corroborée par les explications suivantes, avec lesquelles Bruno Wille s'adressait aux membres de l'association en tant que président de la saison théâtrale précédente : "*À la fin de cette année de l'association, je dois adresser un mot sévère aux membres du "Nouveau théâtre libre populaire". Notre association est en danger de se dissoudre ! Le nombre des membres de l'année écoulée a été si bas que la plupart des représentations ont entraîné un déficit financier [...]. Ça ne peut pas durer comme ça ! Les membres doivent veiller à ce que l'année prochaine nous jouions toujours devant une salle presque pleine. Nous devons faire une agitation énergique pour l'association.*"^{xxxix}

Mais un essor rapide et durable aura seulement lieu après que le "Nouveau théâtre libre populaire" se sera uni au "Neues Theater" ("nouveau théâtre"), puis au "Deutsches Theater" ("théâtre allemand"), sous la direction de Max Reinhardt, dans l'année

associative 1903/04. Dès 1905 on comptait 10.000 membres, et en 1910 plus de 30.000.^{xi} Même chez les critiques la représentation ne reçoit que des louanges.^{xii} Aussi bien la "*forte mise en scène*" (Ettlinger), que la performance des acteurs dans les rôles principaux sont mis en valeur. De Marie Holgers, par exemple, dont la grande Sarah Bernhard avait joué le rôle lors de la première à Paris, il est attesté qu'elle a su, "*à travers l'expression extrêmement réelle et émouvante d'une passion dévouée, [...] éveiller un intérêt des plus ardents*" (Stümcke). Et, de Leopold Iwald, on dit qu'il a su très bien incarner "*le fanatisme maladroit, mais brûlant intérieurement*", de Jean Roule, "*chez qui la phrase prend aussi le ton de la conviction.*" (M.W.)

Si bienveillant qu'eût été le jugement de la presse bourgeoise sur le jeu et la mise en scène, sa vision du contenu et du langage de ce drame social était fort critique. Tandis que Mauthner et Stümcke constataient l'influence de la fameuse pièce *Die Weber* ("Les Tisserands"), de Gerhard Hauptmann, Ettlinger sent plutôt – non sans raison – celle de *Germinal*, de Zola. Les critiques sont d'accord sur le fait que la pièce de Mirbeau n'atteint pas la qualité de ses prédécesseurs, que les conflits qu'il montre sont imaginés, et certains personnages construits. De plus, on remarque chez eux un nationalisme plus ou moins caché. Ainsi Ettlinger prend la pièce pour preuve que "*les Français*" n'ont, dans le domaine du drame social, rien à offrir "*qui mérite d'être traduit en allemand*".

D'une manière générale, la tendance des critiques est de nier à la pièce de Mirbeau sa force politique explosive, pourtant indéniable. Ils en apportent pour preuve son langage figuratif, parfois exagéré et emphatique, et son action insuffisamment motivée dans le contexte du drame. Ettlinger critique par exemple le pathos théâtral dans les discours des simples ouvriers. On croit "*parfois se noyer dans les phrases*". Landauer aussi critique la pièce comme étant "*extrêmement théâtrale et exagérée*" : "*La misère et l'indignation du prolétariat d'un côté, la frivolité et la faiblesse des capitalistes de l'autre, ont été amplifiés selon les anciennes exigences de la perspective théâtrale*". De même Mauthner, tentant dans ce contexte de défendre son ami Gustav Landauer : les effets mélodramatiques et l'emphase rhétorique sont, selon lui, "*des ajouts français qui ont un effet assez étrange dans l'excellente traduction allemande*". La critique se rapporte surtout au héros prolétarien Jean Roule. Ses buts politiques sont nébuleux, il proclame "*des chimères anarchistes*" (Stümcke) et se perd dans des "*utopies*" (Mauthner). De même, les distances qu'il prend à l'égard des hommes politiques socialistes, à qui la pièce emprunte son titre, sont également citées au mieux de manière neutre, mais ne sont nulle part approuvées. Mauthner remarque explicitement que cette tendance aurait dû être rayée de la version allemande, car elle se rapporte à "*des conditions spécifiquement françaises*".

Tandis que l'accusation de Mirbeau contre la société capitaliste est surtout rejetée au moyen d'arguments esthétiques ou qu'elle est décrite comme démodée, deux critiques font l'éloge des moments privés de l'action du drame. Pour le correspondant du *Kleines Journal*, c'est le conflit entre l'industriel Hargand et son fils qui, au moins dans son principe, suscite l'intérêt psychologique ; quant à Mauthner, il juge que l'histoire d'amour entre Jean Roule et Madeleine contient de la "*poésie véritable*" et peut compenser "*toute cette tendance non artistique*" de la pièce.

Un aspect spécifique de la mise en scène qui est cité par les critiques doit encore être examiné ici. Le drame de Mirbeau a certainement une fin pessimiste. Après avoir proclamé qu'elle voulait vivre et élever l'enfant qu'elle attendait pour se venger, Madeleine meurt sur le

cadavre de Jean Roule : "*Un flot de sang étouffe sa voix. Elle chancelle et s'abat sur le cadavre de son amant*"^{xlii}. Cette tendance pessimiste, qui fait de Mirbeau un représentant de la décadence, a aussi été remarquée et critiquée à la première à Paris par les anarchistes.^{xliii} Landauer a traduit la fin mot pour mot, les indications scéniques incluses – comme du reste le texte tout entier. Dans la mise en scène berlinoise, la fin est modifiée, ce qui transforme considérablement toute la pièce : Moest ne fait pas mourir Madeleine ! Un critique du *Kleines Journal* décrit ainsi la fin : sur le cadavre de Jean Roule se penche douloureusement une femme courageuse, "*qui veut vivre maintenant puisqu'elle porte son fils sous son cœur. Le drame se termine avec ce présage d'un nouveau prophète pour la cause de Jean Roule*". Et Mauthner écrit : "*La femme du leader ouvrier tué a le dernier mot. Elle fera de l'enfant qu'elle porte sous son cœur un vengeur*". Contrairement à la représentation française, la version allemande des *Mauvais bergers* se termine donc par une perspective optimiste de lutte – dans un temps où le mouvement ouvrier allemand avait perdu son élan et avait plutôt mis ses espérances dans des réformes progressives que dans une révolution sociale. – On ne sait pas comment Landauer a réagi à ces changements significatifs.

Il aurait certainement été intéressant d'apprendre dans ce contexte comment la presse sociale-démocrate aurait commenté la première allemande. Mais on ne trouve ni dans le *Vorwärts*, l'organe central du S. P. D., ni dans d'autres journaux sociaux-démocrates pouvant être pris en considération, une critique de la représentation. La raison peut en être cherchée dans la séparation stricte entre, d'une part, la social-démocratie allemande, et, d'autre part, l'anarchisme en général et "l'anarchisme" du "Nouveau théâtre libre populaire" en particulier. C'est aussi ce que déplore Bruno Wille : "*La presse ne s'est pas occupée de nous. Le Vorwärts publiait presque toutes les semaines des notes, souvent longues, sur (l'ancien) Théâtre libre populaire, mais nous citait rarement et très brièvement, et négligeait presque totalement la critique de nos représentations – alors que, dans ses articles théoriques, le mouvement du théâtre populaire méritait tout son soutien*".^{xliv} Ce n'est qu'en 1913 que les deux théâtres populaires de Berlin abandonnèrent leur rivalité et se réunirent dans un cartel.^{xlv}

5. SUITES

En cette année 1913, le "Nouveau théâtre libre populaire" représentera encore deux pièces de critique sociale d'Octave Mirbeau : *Les Affaires sont les affaires* (de 1903) et *Le Portefeuille* (de 1902). On ne peut plus vérifier si Landauer avait proposé ces pièces et s'il est allé en voir les représentations. En tout cas, il publia encore, début 1912, dans le *Sozialist*, une interview d' Octave Mirbeau que celui-ci avait accordée lors du siège de Tripoli par l'Italie et dans laquelle il dénonçait avec véhémence la guerre, et surtout la guerre coloniale.^{xlvi} Alors Landauer prévoyait déjà une guerre européenne et avertissait infatigablement de ce danger. Les travaux littéraires de Mirbeau ne seront cependant ni publiés ni critiqués dans le *Sozialist* des années 1909-1915. L'attitude de Landauer face à la décadence caractérisant certaines œuvres de Mirbeau était plutôt sceptique et même négative. Dès 1898, il critiquait le fait que les poètes modernes décrivaient de préférence des personnages fragiles, névrotiques et malades, et il revendiquait "*des natures saines exceptionnelles*", aussi et surtout quand celles-ci auraient rompu avec leur origine et avec la morale. Il considère *Germinal* de Zola comme une œuvre extraordinaire, car on y présente "*un mouvement de masse dans lequel on trouve de la grandeur, de la passion, de*

l'héroïsme, parce qu'il ne s'agit pas d'une description froide et objective, mais furieuse et pleine de tempérament."^{xlvii} La décadence au contraire n'est pas naturelle, elle n'a "*pas de chance, pas d'amour, pas de jeunesse*" – elle est "*désespérance accomplie*"^{xlviii}, même là où on la trouve sous une forme accomplie, comme on peut le lire dans un essai informatif de 1907 sur le poète de décadence mort en son jeune âge, Walter Calé.

Walter FÄHNTERS et Christoph KNÜPPEL

Universität d'Osnabrück.

Herford

Nous remercions Nathalie Crombée et Mechthild Massarrat, Osnabrück, pour la traduction.

1. Sur Landauer, voir : Kalz, Wolf, *Gustav Landauer. Kultursozialist und Anarchist*. Meisenheim a. G. 1967. - Maurer, Charles B., *Call to Revolution. The Mystical Anarchism of Gustav Landauer*. Detroit 1971. - Lunn, Eugen, *Prophet of Community. The Romantic Socialism of Gustav Landauer*. Berkeley 1973. - Link-Salinger (Hyman), Ruth, *Gustav Landauer. Philosopher of Utopia*. Indianapolis 1977. - Martinet, Henri-Claude, *Gustav Landauer. Sa vie - son œuvre*. Thèse Paris - Université La Sorbonne Nouvelle. Paris 1978. - Löwy, Michaël, "Le messianisme romantique de Gustav Landauer", in *Archives de Science sociales des Religions* 60/1, 1985, pp. 55-66. - Braun, Bernhard, *Die Utopie des Geistes. Zur Funktion der Utopie in der politischen Theorie Gustav Landauers*. Idstein 1991. - Wolf, Siegbert, *Gustav Landauer. Bibliographie*. Grafenau-Döffingen 1992. - *Gustav Landauer (1870-1919). Eine Bestandsaufnahme seines Werkes*, édité par L. M. Fiedler, R. Heuer, A. Taeger-Altenhofer. Frankfurt a. M./New York 1995. - "...die beste Sensation ist das Ewige...". *Gustav Landauer - Leben, Werk und Wirkung*, édité par M. Matzigkeit. Düsseldorf 1995. - Walter Fähnders, "Gustav Landauer - anarchisme, littérature, révolution", in *Littérature et anarchisme*, édité par Alain Pessin/Patrice Terrone. Toulouse, Presses universitaires du Mirail (à paraître).
- ii. Achille Steens, "Des Révolutionnaires", *La Revue blanche* 17, 1898, pp. 176-183 (p. 179).
- iii. Lettre à Clara Tannhauser du 30.8.1892, inédite ; I. I. S. G., Amsterdam, succession Gustav Landauer.
- iv. En ce qui concerne cette phase révolutionnaire, voir Christoph Knüppel, "Die Politisierung eines Literaten", *Gustav Landauer in den Jahren 1888-1892*, dans *Gustav Landauer (1870-1919). Eine Bestandsaufnahme seines Werkes*, loc. cit. (note 1), pp. 157-186
- v. Gustav Landauer, "Aus meinem Gefängniß[sic]-Tagebuch", *Der sozialistische Akademiker* 1, 1895, p. 261.
- vi. Gustav Landauer, "Dühringianer und Marxist", *Der Sozialist* 2, 1892, n° 43.
- vii. Gustav Landauer, *Aufruf zum Sozialismus* (1911). Reprint : Wetzlar 1978, p. 1.
- viii. Gustav Landauer, "Ein paar Worte über Anarchismus", *Der Sozialist*, 10.7.1897, cité d'après l'édition *Signatur : g. l. Gustav Landauer im 'Sozialist' (1892-1899)*. Édité par Ruth Link-Salinger (Hyman). Frankfurt/M. 1976, p. 251.
- ix. [Gustav Landauer :] *Ein Weg zur Befreiung der Arbeiterklasse*. Berlin [1895], p. 7.
- x. Voir Gustav Landauer, "Der Dichter als Ankläger", *Der Sozialist, Neue Folge* 8 n° 6 (5.2.1898) ; voir l'œuvre de Landauer, *Der Fall Ziethen. Ein Appell an die öffentliche Meinung*. Berlin 1898.
- xi. *Gustav Landauer. Sein Lebensgang in Briefen*. Édité par Martin Buber. Frankfurt/M. 1929. 2 vols. Tome 2, p. 351
- xii. Voir Gustav Landauer, *Shakespeare. Dargestellt in Vorträgen*. Édité par Martin Buber. Frankfurt/M. 1920
- xiii. Voir Walter Fähnders, *Anarchismus und Literatur. Ein vergessenes Kapitel deutscher Literaturgeschichte zwischen 1890 und 1910*, Stuttgart 1987, pp. 55-123.
- xiv. *Litterarische Beilage des Sozialist*, 3 n°. 30, 24.7.1897 jusqu'à no. 36/37, 11.9.1897.
- xv. *Wiener Rundschau* 2 n° 13 (15.5.1898), pp. 513-516. Dans ses mémoires, pas toujours fiables, Grossmann attribue faussement le tract à Jean Grave, le rédacteur des *Temps Nouveaux*, et le date du temps avant 1895. Voir Stefan Grossmann, *Ich war begeistert*, Berlin 1930, p. 39.
- xvi. *Der Sozialist, Neue Folge* 8 n° 21 (21.5.1898).
- xvii. Voir par ex. Landauer, *Der Dichter als Ankläger*, loc.cit. (note 10).
- xviii. Voir *Kürschners Deutscher Litteratur-Kalender auf das Jahr 1901*. Leipzig 1901.
- xix. L'expression se trouve là à la p. 572. Il est bien connu que Friedrich Engels a massivement critiqué l'auteur dans son *Anti-Dühring* (1878). Voir aussi Gustav Landauer, "Referat über Eugen Dürings Kursus der National- und Sozialökonomie", *Der Sozialist*, 2 n°. 35 (27.8.1892) ; Gustav Landauer, "Dühringianer und Marxist", *Der Sozialist* 2, n° 43 (22.10.1892).
- xx. *Les Temps Nouveaux*, Supplément littéraire, 4 (1898) n°. 37, n°. 39 et n°. 40.
- xxi. Lettre du 25.5.1899, *Gustav Landauer. Sein Lebensgang in Briefen*. Frankfurt a.M. 1929. 2 vols., Tome 1, p. 23 ; le passage "*Ces existences... indifférentes*" est cité en français dans cette lettre.
- xxii. Gustav Landauer, "Konkursverwalter Bernstein", *Der arme Konrad* 4 n°. 21/22 (10.6.1899).- *Der arme Konrad* avait été fondé en août 1896 comme supplément d'agitation au *Sozialist*, plutôt théorique et rédigé par Albert Weidner.
- xxiii. Octave Mirbeau, *Les Mauvais bergers*, in O. M., *Théâtre II. Interview, Le Portefeuille, Les Mauvais bergers, Scrupules*, Paris, Ernest Flammarion, pp. 223-224.
- xxiv. Gustav Landauer, *Konkursverwalter Bernstein*, op. cit. (note 22).
- xxv. Op. cit.

-
- xxvi. Lettre à Hedwig Lachmann du 17.8.1899. Publié dans : *Gustav Landauer. Sein Lebensgang in Briefen, loc. cit.* (note 11), tome 1, p. 39.
- xxvii. Dans la publication anniversaire, *Die Neue Freie Volksbühne, Geschichte ihrer Entstehung und Entwicklung*. Édité par comité de direction, Berlin 1905, p. 29 et p. 42.
- xxviii. Fritz Mauthner, *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*. 3 vols. Stuttgart 1901/02.
- xxix. La lettre inédite se trouve dans l'I. I. S. G., Amsterdam, succession Gustav Landauer, n°. 19.
- xxx. *Gefängnistagebuch*, 5.9.1899, inédit, I. I. S. G., Amsterdam, succession Gustav Landauer.
- xxxi. *Loc. cit.*
- xxxii. *Gefängnistagebuch*, 9.9.1899, inédit, I. I. S. G., Amsterdam, succession Gustav Landauer.
- xxxiii. *Gefängnistagebuch*, 10.9.1899, inédit, I. I. S. G., Amsterdam, succession Gustav Landauer.
- xxxiv. J. N. U. L., Jerusalem, Gustav-Landauer-Archiv, Arc. Ms. Var. 432, n° 11. Nous remercions Madame Margot Cohn d'avoir mis une copie à notre disposition.
- xxxv. Avec l'ancien tampon (rayé) "Neue freie Volksbühne/Heinrich Neft, Kassierer". Nous remercions Madame Spiegel d'avoir mis une copie à notre disposition.
- xxxvi. Lettre à Hedwig Lachmann du 9.1.1900, inédite, I. I. S. G., Amsterdam, succession Gustav Landauer.
- xxxvii. Lettre à Fritz Mauthner du 17.2.1900. Publié dans : *Gustav Landauer - Fritz Mauthner. Briefwechsel 1890-1919*. Rédigé par Hanna Delf, München 1994, p. 32.
- xxxviii. Les critiques suivantes, auxquelles se rapporte le texte par la suite, ont été trouvées :
- (1) Josef Ettliger, "Bühnenchronik", *Das literarische Echo* 2, n°12 (15.3.1900), p. 883 ;
- (2) Isidor Landau :, "Vor den Coulissen", *Berliner Börsen-Courier*, n°. 96, 27.2.1900 ;
- (3) Fritz Mauthner, "Neue freie Volksbühne", *Berliner Tageblatt*, n° 103, 26.2/1900 ;
- (4) Heinrich Stümcke, "Von den Berliner Theatern", 1899/1900], *Bühne und Welt* 2 (1900/01), p. 517 ;
- (5) M.W.[?], "Die Bühnen", *Das kleine Journal*, n° 56, 26.2.1900.
- xxxix. Bruno Wille, "Ein ernstes Wort", *Die Kunst dem Volke* 1898/99, n° 6 (12.6.1899) ; cité ici d'après B. L. H. A. Potsdam, Rep. 30 Bln. C, n° 1102, Bl. 303 ; souligné dans l'original. La police politique remarque, concernant l'appel de Wille : "D'après des renseignements confidentiels, les plaintes de Wille sont justifiées."
- xl. *Die Neue Freie Volksbühne, op. cit.* (note 27), p. 30 ; Julius Bab : *Wesen und Weg der Berliner Volksbühnenbewegung*, Berlin [1919], p. 14.
- xli. Il est déjà remarquable que la représentation de la "Volksbühne" ait été commentée de façon détaillée dans de grands quotidiens berlinois. Comme nous n'avons pas pu avoir accès à tous les journaux, on peut supposer que d'autres critiques ont été publiées, peut-être celles de Julius Hart dans la *Tägliche Rundschau*, ou d'Albert Weidner dans la *Welt am Montag*.
- xlii. Mirbeau, *Les Mauvais bergers, loc. cit.* (note 23), p. 251.
- xliii. Voir finalement Wolfgang Asholt : "Les Mauvais bergers et le théâtre anarchiste des années 1890, in *Octave Mirbeau, Actes du colloque international d'Angers du 19 au 22 septembre 1991*, Angers 1992, pp. 351-366 (ici p. 361 sq.).
- xliv. Wille, *Ein ernstes Wort, op. cit.* (note 39). - Nestriepke aussi remarque, par rapport à la période de 1896 à 1902 : "Le Vorwärts se retenait, comme d'habitude". (Siegfried Nestriepke, *Geschichte der Volksbühne*, Berlin, 1ère partie, Berlin 1930, p. 216).
- xl. Conrad Schmidt (1863-1932), un frère de l'artiste Käthe Kollwitz, était le directeur de la "Freie Volksbühne" ("Théâtre libre populaire"), social-démocrate depuis 1897.
- xlvi. Octave Mirbeau, "Der Raubzug nach Tripolis", *Der Sozialist* 4, n° 1 (1.1.1912), pp. 5-6. - L'interview avait été publié à l'origine dans le magazine italien *L'Internazionale*.
- xlvii. Gustav Landauer, "Zur Psychologie activer Naturen", *Wiener Rundschau* 2 (15.7.1898), p. 667-670 (ici p. 668).
- xlviii. Gustav Landauer, "Walter Calé", *Das Blaubuch* 2 no. 1 (3.1.1907), p. 14-18 ; encore dans Gustav Landauer, *Die Botschaft der Titanic. Ausgewählte Essays*. Édité par Walter Fähnders/Hansgeorg Schmidt-Bergmann. Berlin 1994, p. 143-149 (ici p. 143).

Octave MIRBEAU

CHRONIQUES DU DIABLE

Annales littéraires de l'université de Besançon
(diffusion Les Belles Lettres)